

Ciné-Bulles

Entretien avec Jean Douchet

Michel Coulombe

Volume 18, numéro 3, printemps 2000

URI : id.erudit.org/iderudit/33500ac

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

ISSN 0820-8921 (imprimé)
1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Coulombe, M. (2000). Entretien avec Jean Douchet. *Ciné-Bulles*, 18(3), 12–16.

Tous droits réservés © Association des cinémas
parallèles du Québec, 2000

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne. [<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>]



Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. www.erudit.org

«Ce qui m'a frappé c'est à quel point la Nouvelle Vague a été plus importante que nous ne le pensions nous-mêmes.» Jean Douchet

PAR
MICHEL COULOMBE

Jean Douchet était au rendez-vous, assis au milieu de la salle de presse du Festival international du nouveau cinéma et des nouveaux médias. Pour tout dire, il dormait paisiblement, nullement gêné par le va-et-vient des cinéastes et des journalistes, ou par l'agitation des organisateurs de l'événement. L'auteur de **Nouvelle Vague** (Cinémathèque française/Hazan), ouvrage de référence sur ce courant de la production cinématographique française paru fin 1998, pouvait se reposer sur ses lauriers. De retour des États-Unis, où l'on a fait paraître la traduction américaine de son livre, il venait tout juste d'apprendre que le Centre national du cinéma et la Fédération des cinémas d'art et d'essai lui avaient décerné le prix du meilleur ouvrage français de cinéma.

Jean Douchet n'est pas un nouveau venu dans le domaine de l'édition. Il a déjà consacré des livres à Mizoguchi et à Hitchcock. En s'intéressant à la Nouvelle Vague, il revisite obligatoirement sa jeunesse, ces années passées à fréquenter les Truffaut, Godard, Rohmer, Demy, Rivette et autres Chabrol. La Nouvelle Vague, ainsi baptisée par Françoise Giroud dans **L'Express**, dure tout juste quelques années, des premiers courts métrages de 1956, à la sortie de **Paris vu par**, film à sketches auquel il participe, en 1964. Mais pour l'auteur de **Nouvelle Vague**, elle est beaucoup plus qu'un souvenir: elle est un critère à l'aune duquel Douchet évalue tout naturellement les films récents: «Celui-ci est résolument Nouvelle Vague, dira-t-il, celui-là, pas du tout.»

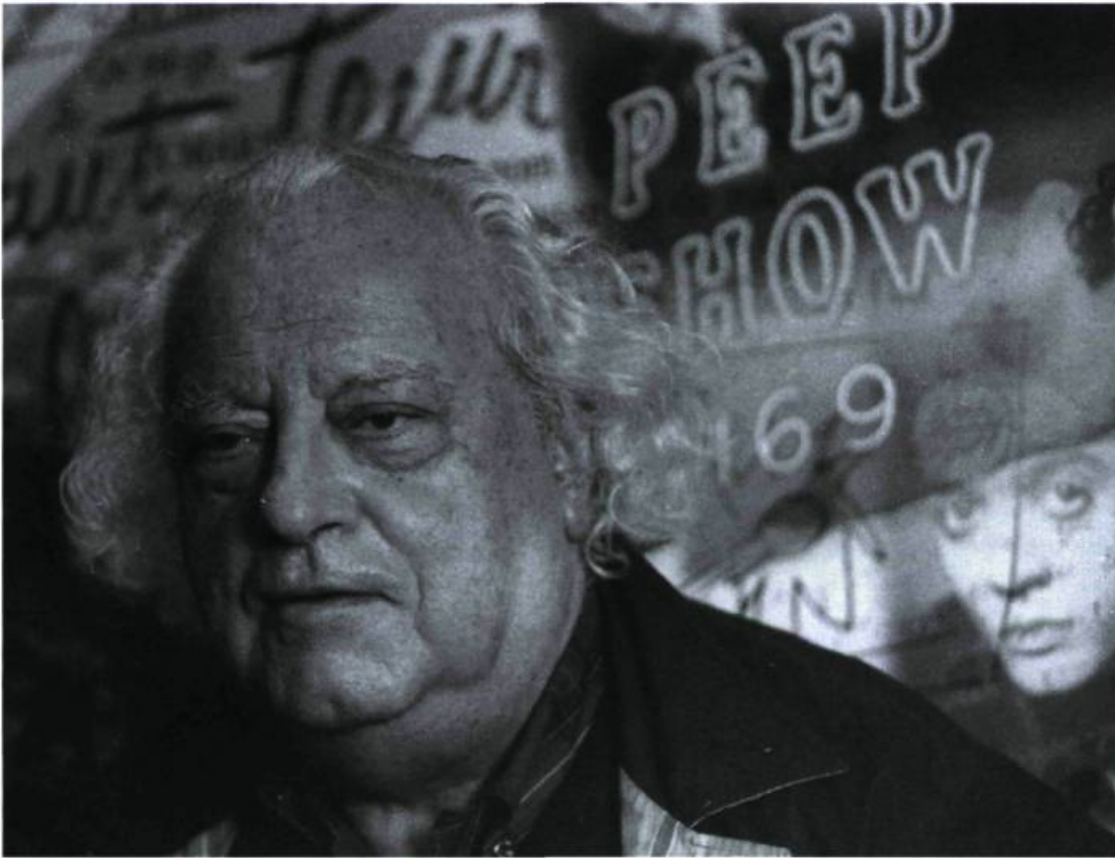
Ciné-Bulles: La presse française a reçu très favorablement votre dernier livre, **Nouvelle Vague**. Dans un pays et une profession où le désaccord confine au mode de vie, cela ne vous a pas inquiété?

Jean Douchet: Il y a eu un mauvais papier, dans **Positif**. Je ne pensais pas qu'ils oseraient le faire et ils l'ont fait quand même. Il y a une rivalité constante entre **Les Cahiers du cinéma** et **Positif**. Elle s'est reflétée dans cette critique.

Ciné-Bulles: On dit de votre livre qu'il s'agit de la somme sur la Nouvelle Vague. Cette somme n'existait donc pas, malgré tout ce qu'on a écrit sur cette période de la production française, notamment les cinéastes qui y ont participé?

Jean Douchet: Godard et Truffaut sont encore dans le combat ou dans le rejet de la Nouvelle Vague lorsqu'ils la racontent. Rohmer lui ne veut plus en entendre parler. Il était intéressant de broser le portrait de cette Nouvelle Vague avec le point de vue de quelqu'un qui se trouvait dedans. J'étais du groupe depuis le début, en 1949, sans bien sûr compter parmi les grands noms de ce groupe. On m'a commandé ce livre — d'ailleurs je n'accepte que des commandes, puisque je n'aime pas chercher des sujets. Ce qui m'a intéressé, c'est de laisser aller mes souvenirs, de réactiver mes sentiments, de dresser un tableau précis de la façon dont cela s'est fait.

J'ai imaginé ce livre de deux façons concomitantes, comme un livre qui peut se lire de la première ligne à la dernière, avec une progression historique, en respectant la topographie du chemin. Mais je me suis rendu compte que chaque chapitre pouvait être lu pour lui-même. On peut donc le lire



Jean Douchet lors du dernier Festival du nouveau cinéma et des nouveaux médias (Photo: Panagiotis Pantazidis)

en continuité ou prendre n'importe quel chapitre au hasard. D'ailleurs, j'ai commencé à l'écrire dans le désordre: d'abord le chapitre au studio, puis celui sur le corps, en faisant des allers-retours.

Ciné-Bulles: *Avez-vous fait des découvertes en cours d'écriture?*

Jean Douchet: Ce qui m'a frappé, c'est à quel point la Nouvelle Vague a été plus importante que nous ne le pensions nous-mêmes. C'est fou ce qu'elle a mis en route! Chabrol et Rohmer se sont reconnus en lisant le livre et m'ont dit que je ne mentais pas en disant ce que cela a été pour eux.

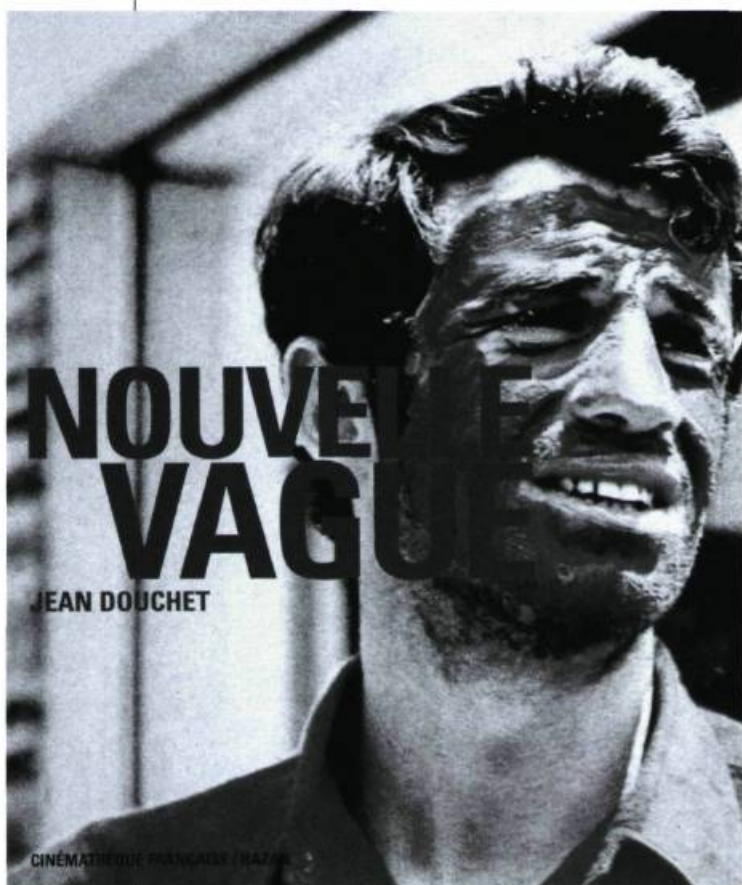
La Nouvelle Vague est un état d'esprit qui repose sur un principe moral. La caméra est un œil, elle regarde: morale du regard. À partir de là, il y a la Nouvelle Vague. Cela se synthétise aussi simplement que cela. L'un des cinéastes de la Nouvelle Vague, Godard je crois, a dit: «Le travelling est affaire de morale», et c'est exactement cela.

Ciné-Bulles: *Le rapport à l'argent est aussi un élément clé de la Nouvelle Vague.*

Jean Douchet: L'argent est une morale. La Nouvelle Vague se démarquait par rapport à la production classique puisque les producteurs avaient alors l'habitude de hausser le budget d'un quart ou de la moitié pour en mettre plus dans leurs poches. Pour les cinéastes de la Nouvelle Vague, chaque sou devait être mis à l'écran. C'est demeuré vrai tout au long de leur carrière. De plus, l'économique commande l'esthétique. Lorsqu'il produit *L'Arbre, le maire et la médiathèque*, Éric Rohmer, qui dispose d'un tout petit budget, veut tourner en Vendée. Il se fait prêter un petit castel dont le bas sert de bureau de production et de cuisine. En haut, il y a six chambres où logent Rohmer et l'équipe. Comme il ne reste plus que deux chambres libres, Rohmer écrit son film de manière qu'il n'y ait jamais plus de deux comédiens lorsqu'il tourne en province. On ne peut pas aller plus loin!

Ciné-Bulles: Leos Carax et Luc Besson, qui commandent d'importants budgets, vous paraissent-ils immoraux?

Jean Douchet: De ce point de vue-là, ils sont immoraux. Faire reconstruire un pont à Montpellier pour tourner un film sur des clochards, **les Amants du Pont-Neuf**, nous a choqué profondément. Il y a là quelque chose qui ne va pas. Ceux qui se réclament de la Nouvelle Vague se rappellent que la caméra est un instrument scientifique pour étudier le mouvement, pour regarder la vie en train de se produire. C'est un instrument de connaissance. Cela n'exclut pas le divertissement, mais il est subordonné à la connaissance. À l'opposé, le cinéma dispendieux que pratique George Lucas ne va absolument pas vers la connaissance. Toute notre équipe est demeurée intransigeante face à l'argent, sauf une personne.



Ciné-Bulles: Jean-Luc Godard...

Jean Douchet: Dans le cinéma pourtant les tentations sont violentes. Hitchcock lui-même ne gaspillait pas l'argent. Il n'utilisait que ce qui lui était nécessaire pour faire ses films.

Ciné-Bulles: Il est difficile de ne pas qualifier cette vision de judéo-chrétienne.

Jean Douchet: On n'aurait pas tout à fait tort. Il y a derrière cela ce fond de catholicisme à la française où l'on ne montre pas son argent.

Ciné-Bulles: À l'origine de la Nouvelle Vague il y a, puisque c'est l'occasion pour une génération de s'affirmer, de se faire entendre, le rejet de la «qualité française» et de certaines figures paternelles du cinéma français.

Jean Douchet: Il y a alors des options de pères. On rejette certains pères, on en tue, et on s'en choisit d'autres. On se fait une famille. On a des pères, des frères, et quelques cousins.

Ciné-Bulles: On croirait entendre François Truffaut!

Jean Douchet: C'est comme cela qu'on faisait. Quand on fait un numéro des **Cahiers du cinéma** sur «Renoir le patron», ce mot renvoie au mot «père», à l'idée d'ordre. Même chose pour Hitchcock, qui était un oncle pour nous.

Ciné-Bulles: Un parent un peu étonné de faire partie de la famille, non?

Jean Douchet: Il était aussi ravi. Il en avait marre de toujours être considéré comme un fumiste, un illusionniste. Nous le tenions pour un auteur, un qualificatif attribué à ceux qui ont plus qu'un style: un imaginaire.

Ciné-Bulles: *Revenons à la morale. Qu'est-ce qui explique la place centrale qu'elle occupait chez les membres de la Nouvelle Vague?*

Jean Douchet: Nous avons connu l'occupation. Aucun d'entre nous n'a été vraiment pauvre: le plus pauvre d'entre nous a été Jean Eustache. Ayant vécu l'occupation, son climat délétère de dénonciation et de collaboration, nous avons, par esprit de révolte, un besoin de morale. Sur ce terrain nous avons une attitude de résistance. Les cinéastes de la Nouvelle Vague appartenaient à la génération du boom économique, et il y a chez cette génération une volonté de jouissance immédiate.

Ciné-Bulles: *Le cinéma français n'est certes pas dominé aujourd'hui par un groupe de cinéastes qui tiendraient un discours commun.*

Jean Douchet: C'est très disparate. Il y a aujourd'hui en France un discours anti-Nouvelle Vague incarné par certains critiques et par des cinéastes comme Besson, Beineix et Tavernier.

Ciné-Bulles: *Même lorsque ce dernier tourne L.627?*

Jean Douchet: Dans ce cas, il fait du reportage et de la Nouvelle Vague.

Ciné-Bulles: *Qu'est-ce qui vient à la suite de ce qui s'affirme comme nouveau?*

Jean Douchet: Il faudra attendre. Maintenant, l'individualisme a pris le pas. Au Danemark, il y a bien sûr le Dogme, un épiphénomène de la Nouvelle Vague. Alors qu'elle se fondait sur des principes moraux, là c'est la secte, avec des interdits. Je suis réticent. Leur base me semble contestable. Le renouveau viendra des nouvelles technologies. Toute technologie trouve sa fonction immédiate dans l'expression artistique. Le cinémascope arrive en 1952: qui l'utilise comme si c'était fait pour lui? Nicholas Ray. La façon dont Godard utilise la vidéo apporte aussi quelque chose de neuf. Avec l'apport des nouvelles technologies, ce ne sera plus le même cinéma, mais cela va produire des choses passionnantes, des déchets aussi. Avec l'utilisation virtuelle de l'image les questions morales vont revenir à l'avant-plan. Renoir disait que plus les techniques sont rugueuses, plus l'art est difficile — mais aussi plus grand. L'art a tendance à se raffermir. Aujourd'hui, le public est fasciné par ce qu'apportent les nouvelles technologies, mais ce n'est pas nouveau. Les trucages fascinaient déjà en 1908. Si l'on donne ces moyens à un poète, cela peut être très grand; mais à Spielberg, cela peut être petit.

Ciné-Bulles: *Lucas, Spielberg... Vous avez si peu d'affinités avec le cinéma américain actuel?*

Jean Douchet: Il y a aussi des choses magnifiques. Francis Ford Coppola, Brian De Palma, Michael Cimino, Clint Eastwood font des films remarquables. Mais dans l'ensemble le cinéma américain ne m'intéresse pas du tout. Il est très répétitif parce que la formule fonctionne et fait de l'argent. Si l'on voulait caricaturer le cinéma américain, il suffirait de dire qu'on y voit une voiture qui poursuit une voiture, en faisant des choses de plus en plus extraordinaires. Cela devient de plus en plus décoratif et maniériste. À l'opposé, le dernier film de Stanley Kubrick, **Eyes Wide Shut**, est un film admirable que l'on n'a pas compris du tout.

Ciné-Bulles: *Qu'est-ce donc qui n'a pas été compris?*

Jean Douchet: On a voulu en faire un film réaliste, ce qui est stupide, car dès le premier plan on voit qu'il s'agit d'un film expressionniste. Ce qui compte ici, c'est de comprendre ce que ce film veut dire. Le film montre en permanence la lumière de l'argent, le fond du fond de nos sociétés.

Kubrick nous montre que jusqu'au plus profond de nos instincts nous n'avons plus de rapport au réel tellement l'argent est dans tout ce que l'on fait, y compris nos entreprises affectives et sexuelles. C'est pour cela que le dernier mot du film ne peut être que «Fuck». C'est finalement en baisant que l'on pourra retrouver le réel, car le réel est parti. Voilà le sujet du film de Kubrick.

Ciné-Bulles: *Vous en faites presque un film millénariste.*

Jean Douchet: Oui. C'est un film sur la société, sur l'économie mondiale. Que l'on pense à la fameuse cérémonie à laquelle assiste le personnage de Tom Cruise: il n'a pas le droit d'y être, car c'est pour les riches, marqués par leur impuissance sexuelle. Dans ce film, la femme a droit à son corps alors que l'homme en a peur. Aussi l'homme ne peut pas se déshabiller. On comprendra ce film sur la distance, comme d'ailleurs **Barry Lyndon**.

Ciné-Bulles: *Justement, lorsque vous parlez des films de la Nouvelle Vague, vous rappelez qu'ils n'ont pas été aussi bien reçus à leur sortie qu'on pourrait le croire aujourd'hui.*

Jean Douchet: Jamais un film neuf n'est bien reçu. C'est normal. On ne peut pas secouer les habitudes et plaire. Le succès est toujours sociologique. C'est qu'on touche un sujet qui frétille à ce moment-là, pas six mois avant, pas six mois après, parce qu'il est dans l'air du temps. Cela s'explique mieux après. La Nouvelle Vague a eu certains des plus gros bides de l'histoire du cinéma français. La salle des Champs Élysées, qui présentait **les Carabiniers** de Godard, a fermé ses grilles à 20 h. À la sortie des **Bonnes femmes** de Chabrol, on voulait lui casser la gueule sur la rue. **Les 400 Coups** de Truffaut fait exception. Il y a eu un affect. En fait, le groupe a eu plus de succès immédiat que ses films. N'ont pu s'imposer que ceux qui avaient une pensée, c'est-à-dire les gens autour des **Cahiers du cinéma**.

Ciné-Bulles: *Quel cinéaste symbolise le mieux la Nouvelle Vague?*

Jean Douchet: Le plus grand de tous est Godard. Mais il y a des aspects de l'œuvre de Truffaut et de Rohmer qui sont tellement Nouvelle Vague... Godard est non seulement pour moi le plus grand cinéaste actuel, mais c'est aussi le plus grand artiste, tous arts confondus, de cette fin de siècle.

Ciné-Bulles: *Son travail des dernières années ne vous donne pas une nette impression de je-m'en-foutisme?*

Jean Douchet: Au contraire! Il y a chez lui de plus en plus de rigueur, ce qui le rend non commercial. Je pense à des films magnifiques comme **Nouvelle Vague** et **Déctective**.

Ciné-Bulles: *Le public toutefois ne suit pas.*

Jean Douchet: C'est cela le problème. Il s'agit d'un cinéma de poète. Et les poètes doivent se contenter de tirer à 300 exemplaires. J'ai dîné avec Godard récemment et je lui ai dit: «Tu as 25 ans d'avance. Assume!»

Ciné-Bulles: *Quel serait donc le principal héritage de la Nouvelle Vague? La morale?*

Jean Douchet: Non, hélas! Cette exigence morale est perdue. Quoique des cinéastes comme Arnaud Desplechin défendent les mêmes principes que les gens de la Nouvelle Vague.

Ciné-Bulles: *Pourquoi avez-vous mis de côté la réalisation après **Paris vu par**?*

Jean Douchet: J'aime trop la vie et puis, monter des films c'est galère... ■